

## NOTES ET IMPRESSIONS

## I.

L'appellation de chauvin a fait le plus grand tort au patriotisme français.

Berenger n'a pu y résister ! On est étonné d'entendre aujourd'hui parler de réhabilitation, à propos du chansonnier classique de la France, comme s'il en avait besoin, lui qui a chanté toutes les gloires de son pays, sans oublier l'une des plus pures, celle de Jeanne d'Arc, à laquelle il avait voué un véritable culte. Écoutons-le dans la *Leçon d'histoire* :

D'un ange éblouissant mirage,  
Jeanne, échauffant tout de sa foi,  
Fille du peuple, a fait l'ouvrage  
Où succombaient nobles et roi.

Née aux champs, d'art et de science  
Un rayon d'en haut lui tint lieu ;  
Oui, puisqu'elle a sauvé la France,  
Sa mission venait de Dieu.

Faut-il une pure victime  
Au salut des peuples souffrants,  
Dieu, pour ce dévouement sublime,  
Choisit une âme aux derniers rangs.

Honte et malheur à qui l'outrage,  
Vierge, sœur des plus grands héros.

## II.

Les deux derniers vers que nous venons de citer, sont évidemment à l'adresse de Voltaire.

" Mes amis, a-t-il dit, se sont parfois étonnés du peu de goût que m'inspira Voltaire, malgré mon admiration pour son rôle de réformateur et pour la merveilleuse fécondité de son puissant génie. Cette espèce de froideur dans l'appréciation d'une partie de

ses œuvres n'a pas attendu qu'on en fit une mode en France ; elle date de l'époque où, jeune encore, je crus m'apercevoir de ses préférences injustes pour les étrangers, et je le pris presque en haine, lorsque plus tard, je lus le poème où il outrage Jeanne d'Arc, véritable divinité patriotique, qui, dès l'enfance, fut l'objet de mon culte."

Il faut avouer que le chauvinisme de Berenger était d'une assez bonne espèce, et l'on n'éprouve que du dédain pour le critique qui a osé déclarer que du jour où l'on ferait du chansonnier l'un des représentants de la poésie française, il passerait la Manche et se ferait Anglais :

Les Anglais pourtant furent les premiers à lui décerner le titre de poète, et c'est la *Revue d'Edinbourg* qui prit à tâche de signaler à l'Europe ce que de simples chansons contenaient de grande poésie. Les Français, trop amoureux d'une certaine convention en littérature pour admettre un chansonnier au rang des grands poètes, ne paraissaient pas se douter que Berenger fût un de ceux-là.

On racontait tout dernièrement dans un journal de Paris, une boutade du général von der Thann, alors que la ville d'Orléans était occupée par l'armée bavaroise.

— Savez-vous pourquoi vous avez été battus ? demandait le général au bibliothécaire de la ville. C'est que vous n'avez plus le sentiment des chansons de Berenger que mon père, vieux soldat du premier empire, m'apprenait à chanter quand j'étais petit.

On sait que Goethe faisait grand cas des poésies de Berenger. Ce dernier disait : " si l'on choisissait son berceau, j'aurais choisi Paris." Goethe comprenait cette vie large de Paris. " Imaginez, dit-il, ce même Berenger loin de Paris, de l'influence et des occasions d'une ville-monde ; fils d'un tailleur d'Iena ou de Weimar, poursuivant sa misérable carrière dans l'une ou l'autre de ces deux petites villes et voyez quel fruit pourrait pousser sur un tel sol et dans une telle atmosphère. Berenger n'avait pas besoin de se mêler aux événements ; il lui suffisait de les voir et de les comprendre."

## III.

Berenger s'est inspiré d'une idée à la fois grande et généreuse, particulière, il faut le dire, à notre époque et à laquelle Sainte-Beuve lui-même n'a pas échappé.